© Association Elenya Éditions, 2014

www.elenya-editions.com

ISBN 979-10-92512-23-6

Dépôt légal première publication : juin 2014

LAST CALL

DES MÊMES AUTEURS

CHEZ ELENYA ÉDITIONS :

Naissance (recueil collectif)

Zombies (recueil collectif)

Couverture et illustrations : © Jimmy ROGON

Traductions : Remy GARCIA

Lanto ONIRINA
Remy GARCIA

LAST CALL

Elenya éditions

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

Vous qui entrez, abandonnez toute espérance.

Dante Alighieri

1

Quelque part à Pantin.

Tout ça, c'était la faute de cette petite vieille.

L'histoire défila devant ses yeux à toute allure et il la revécut en quelques secondes.

Elle faisait la queue devant lui. Lui voulait juste payer sa caisse de bières et se tirer. Elle insistait pour que la caissière cherche dans ses papiers les bons coupons de réduction. Il avait craqué. Arraché les bons des mains de la vendeuse. Hurlé à la vieille de se casser. Abasourdie, elle avait balbutié « mais enfin jeune h… » Il lui avait décoché un direct du droit dans la mâchoire. Les vigiles l'avaient maîtrisé. Comparution immédiate. Six mois fermes.

La prison, il s'en foutait. Il n'était pas forcément plus mal ici que dehors. Nourri, logé. Il pouvait même arriver à se faire sucer de temps en temps s'il le voulait. Les six mois étaient passés vite. Quelques séjours au mitard pour quelques gueules cassées. Son quotidien.

Dans la rue, il était Cray-Z. Ça collait bien. Depuis tout petit, il avait eu cette tendance à péter les plombs dès qu'il était frustré. Cassant ses jouets, incapable de se contrôler. Sa mère, que son père avait abandonnée depuis des lustres, n'avait pas un semblant d'autorité sur lui. Dès qu'il avait pu, il avait préféré la voie de la rue. Rester à l'école ou mourir en prison, il avait choisi. Il se voulait un destin de gangster.

Dealer à la petite semaine, rackets, extorsions… Mineur, il n'avait pas connu la prison, uniquement la maison de redressement. Ça l'avait endurci. Dans un sens, ça l'avait rendu encore plus dangereux. Agressions et bagarres incessantes. Il s'était vite taillé une réputation, celle du gars qu'il valait mieux éviter pour ne pas se retrouver avec un râtelier neuf. Adulte, il était devenu dealer à plein temps. S'était fait un nom dans son quartier. Tout le monde le respectait autant qu'il le craignait.

Vint le jour de sa sortie. La journée s'annonçait belle, il savait que personne ne l'attendrait.

Il se trompait.

— Cray-Z ?

Le type qui venait de l'appeler portait un costard sobre, bien coupé et dégageait une présence hors du commun. Il inspirait tout de suite une sorte de respect mêlé d'admiration.

— Z'êtes qui vous ? demanda-t-il, pris de court

— Je t'observe depuis longtemps. Tu aimes te battre, tu as ça en toi. C'est un talent qui peut faire de toi un homme riche si tu connais les bonnes personnes.

— Et je suppose que tu les connais ? ricana Cray-Z

— On ne peut rien te cacher.

Effectivement, il l'avait rendu riche. Il n'avait jamais su son nom. Une sorte d'accord tacite : pas de questions, pas d'emmerdes. Il téléphonait, Z rappliquait. Il organisait des combats clandestins. Parkings souterrains déserts, arrière-salles de bars miteux et parfois même des villas de richards

étaient devenues ses rings favoris. Il savait se battre. Il savait où frapper pour faire mal. Il n'avait peur de personne. La rage qui bouillonnait en lui en faisait un adversaire redoutable. Parfois il se couchait, quand on le lui demandait, et il prenait sa part des gains. Souvent il laissait l'autre en sang, suppliant qu'on arrête de le frapper. Il se sentait invincible.

Un soir, son boss lui proposa un gros coup. Risqué mais qui paierait suffisamment pour qu'il puisse réfléchir à sa retraite. Il accepta de suite, avide de richesse, mais surtout impatient de montrer encore une fois qu'il était le plus fort. Sentir à nouveau le cartilage craquer sous ses poings, les côtes se fêler sous ses coups de pieds. Et comme d'habitude, pas de questions, donc pas d'emmerdes.

Il n'aurait jamais imaginé qu'une salle de combat clandestin comme celle-là existe. Ils se rendirent dans une zone industrielle quelconque. Un entrepôt, des portes, des corridors, des escaliers. On lui laissa une petite pièce pour se préparer, puis on le conduisit à travers d'autres couloirs. Une dernière porte, un gars qui le poussa sans un mot.

Il se retrouva dans une fosse de deux mètres de profondeur. Carrée. Une dizaine de mètres de côté. Et au-dessus, accoudée au garde-fou, une horde de spectateurs assoiffés de sang qui hurlaient. Le bruit, les lumières crues, tout était trop vif pour lui.

La porte opposée s'ouvrit et les cris de la foule redoublèrent d'intensité. Son adversaire quitta la pénombre pour avancer en pleine lumière. Un véritable buffle. Un calme olympien se devinait dans son regard. Z eut peur pour la première fois de sa carrière de fighter clandestin.

Sa peur se mua en terreur quand le combat commença. Ses coups frappaient un mur de pierre et l'autre le toisait en le raillant. Ça hurlait autour. La panique de Z s'amplifia. Lorsque son adversaire porta son premier coup, il eut l'impression qu'un train venait de le percuter. Il avait reculé de plusieurs mètres. Un goût de sang envahit sa bouche et la tête tourna. Déjà l'autre avançait vers lui. Z balança un coup de pied au jugé, rata son coup. L'autre ne le manqua pas. Son poing s'abattit sur son nez, son cartilage craqua. Lui qui avait infligé ce traitement tellement souvent, il comprenait maintenant ce que ça faisait.

Il encaissa les coups suivants comme il put, se protégeant de ses bras dans un geste aussi puéril qu'inefficace. Les coups pleuvaient sur ses côtes, son dos, ses épaules.

Il reçut un droit à la tempe et sombra dans l'inconscience. Pour la première fois un adversaire le mettait KO.

* * *

Z s'éveilla dans un océan de douleur. Son nez et plusieurs côtes étaient cassés et il ressentait un mal de crâne incommensurable. Le silence était revenu. Il tenta de se lever, mais s'aperçut qu'il était entravé. Son poignet était attaché à une sorte de bracelet en acier relié à une chaîne. Bétonnée dans le mur.

— Tu te réveilles enfin.

Z leva les yeux vers la voix. Il se tenait là, dans son

costume, caché par une semi-pénombre, à quelques mètres au-dessus de lui, l'observant calmement.

— Il se passe quoi là ?

— Tu as perdu.

— Ça j'ai remarqué, mais les chaînes et tout le bazar ?

Il tendit le bras.

— Disons que c'est le lot du perdant.

Sa voix ne trahissait aucune émotion.

— Bon allez, détache-moi, c'est marrant deux minutes. C'est quoi l'embrouille ?

L'homme jeta un truc brillant dans l'arène et fit demi-tour, sortant de son champ de vision. Une profonde panique commença à sourdre, un sentiment ancré dans son cortex reptilien, l'instinct que sa vie était en danger.

Il s'étira pour atteindre l'objet. Un flingue.

— Un flingue ? J'comprends pas.

La voix provenait de partout et de nulle part à la fois.

— Personne ne viendra. Personne ne t'entendra. Sans boire ni manger, tu mourras dans quelques jours. Je t'épargne des souffrances inutiles avec cette arme et une unique balle.

— Mais… Pourquoi ?

Les mots résonnèrent dans le silence, au terme d'une attente interminable.

— C'était un combat à mort. Tu as perdu.

* * *

Un coup de feu retentit.

Une ombre se découpa alors dans la noirceur de la cave. Elle s'approcha du cadavre. Se baissa pour soulever son tee-shirt. Sourit. Puis défit les liens qu'elle embarqua avec la chaîne.

ÉRIC

Everything changing
Faster than the eye can blink
Faster than we can stop and think
What will the future hold?
Well whatever.

Tout change
Bien plus vite qu'un battement de cils
Bien plus vite que le temps qu'on prend à réfléchir
Que nous réserve l'avenir ?
Eh bien, peu importe

Marillion (Thank you whoever you are)

2

Quartier des affaires de La Défense.

Lorsqu' Éric leva ses yeux de sa tablette, au moment où l'alarme de son téléphone portable retentit, le jour commençait déjà à tomber. Encore une fois, il n'avait pas vu le temps passer et était resté assis sur un banc du parc deux heures durant. Devant ses yeux, pétillaient encore les millions de pixels colorés qui figuraient le skateur fou lancé à toute vitesse en évitant des obstacles en tous genres.

Chaque jour, après avoir badgé à la fin de sa vacation, il avait pour habitude de s'assoir là et jouer pour pallier l'impossibilité de le faire autant que souhaité une fois arrivé chez lui. Il aurait pu pourtant, Virginie arrivait toujours à l'appartement après lui mais elle le connaissait suffisamment pour savoir d'un coup d'œil s'il avait joué ou non. S'il avait honoré sa promesse ou non. Deux heures par jour maximum devant l'ordinateur le soir. Il évaluait sa dose moyenne incompressible à quatre heures journalières. Mais il avait promis. Il devait en passer par là s'il voulait calmer la colère de Virginie qui se sentait délaissée au profit des personnages du jeu vidéo auquel il jouait.

— Marie-toi avec tes potes de jeu, j'en ai ma claque. C'est eux ou moi, tu choisis maintenant.

Le couperet était tombé, sans appel. Soit il s'alignait, soit elle s'en allait. Et elle l'aurait fait. Alors ce banc du petit

parc face à la tour dans laquelle il travaillait était devenu son refuge. L'endroit où paradoxalement il se sentait un peu moins seul. Plus exactement moins perdu. Il s'asseyait toujours sur le même banc, toujours du même côté, son casque sur les oreilles. Un rituel immuable depuis maintenant deux mois et qui avait rarement été perturbé par la présence d'autrui. Qui aurait eu envie de s'attarder dans un quartier d'affaires après tout ?

C'est ainsi qu'en ce lundi soir, alors que les néons commençaient à répandre leur pâle lueur sur les dalles de béton, il finit par suivre lui aussi le flot de travailleurs pour s'engouffrer dans la bouche de la station de trains. Il longea les longs couloirs jusqu'au quai de son train de banlieue. Il entra dans un wagon, repéra un carré de sièges vides et s'assit en soupirant, calant sa tête contre la vitre en fermant les yeux.

Les tunnels s'enchaînèrent. À plusieurs reprises, Éric s'assoupit entre deux stations, réveillé par le signal de fermeture des portes ou le grincement des essieux. Trois gares avant la sienne, il entrouvrit les yeux pour vérifier s'il était arrivé à destination lorsque son regard fut attiré par le clignotement d'une petite lumière à quelques centimètres de lui. Un téléphone portable. Coincé entre la banquette et la paroi du train. Éric fronça les sourcils en regardant autour de lui. Personne ne s'était approché depuis qu'il s'était installé, il en était certain. Il n'y avait eu que cette jeune femme corpulente qui s'était installée de l'autre côté du wagon, lui faisant face. Il avait regardé son visage quelques instants et s'était dit qu'elle avait le même air sombre de tous les franciliens, blasés et fatigués. C'était dommage, elle avait un joli visage. Non, le film se déroulait pour la énième fois dans sa tête : personne ne s'était approché à part cette femme qui n'avait fait que longer le carré

de sièges. Personne ne s'était assis en face de lui. D'ailleurs il avait tendu ses jambes au maximum ; même somnolant il aurait forcément senti une présence. Intrigué, il prit l'objet. Un appareil dernier cri, de la même marque que le sien et dont la batterie indiquait une charge complète.

Il se mit alors à naviguer dans les menus du téléphone pour tenter de trouver une information sur son propriétaire. L'appareil n'était pas verrouillé par un mot de passe. Le répertoire n'avait pas été chargé. Aucun appel n'avait été émis ou reçu. Un téléphone qui sentait le neuf. L'application de Facebook était installée, il trouverait certainement des proches et pourrait ainsi rendre l'objet trouvé. L'écran familier du réseau social s'afficha. Aucune publication dans le journal de cette Samantha Mael. Il consulta le profil de la personne, puis sa liste d'amis.

Vide. Tout était vide.